

CHAPITRE 3

Dormez tranquilles jusqu'en 2100

Il faut vraiment ne jamais avoir ouvert un journal, ne jamais avoir écouté une radio ou allumé une télé pour ignorer que, « si nous ne faisons rien », la température planétaire pourrait avoir grimpé de quelques degrés en 2100 à cause du changement climatique.

Hélas pour ceux qui aimeraient que l'on se remue un peu plus sur la question, il est vraisemblable que cette affirmation répétée à l'envi a pourtant conduit à l'exact inverse du résultat souhaité. Et ce n'est pas le monde scientifique qui porte l'essentiel de la responsabilité : *via* le GIEC, il s'est fatigué à produire tous les cinq ans un rapport de quelques centaines à quelques milliers de pages qui comporte bien plus que cette conclusion, la seule qui ait pourtant été largement reprise par les médias. De fait, pour les scientifiques, cette échéance du siècle n'est pas liée à une quelconque considération sur un seuil de danger qui serait franchi à ce moment-là et pas avant ou après. Il s'agit seulement de la conséquence de la normalisation des simulations. Pour pouvoir comparer les résultats, et par ailleurs tenir compte des composantes « lentes » du système climatique (en particulier l'océan), toutes les simulations climatiques sont faites *a minima* jusqu'à la fin du XXI^e siècle.

Ces simulations fournissent l'évolution de tout un ensemble de paramètres – température, précipitations, salinité et pH de l'océan, vent, évolution des calottes glaciaires, humidité des sols, débit des

rivières, et j'en passe – sur cette plage de temps, et avec le détail par grande région du monde. Ces résultats sont rapportés de manière exhaustive dans la littérature scientifique, et pour une année donnée (par exemple 2047) et un lieu donné (par exemple l'océan Arctique ou l'Asie du Sud-Est), il est possible de disposer de fourchettes pour chacun de ces paramètres. Et, entre autres choses, toutes les simulations fournissent la température moyenne de la planète en 2100, puisque c'est la date minimale pour la fin de toute simulation. Or, quand on passe de la littérature scientifique aux médias de masse, c'est la conclusion la plus fréquemment disponible, et la plus facile à comprendre qui va gagner.

Le supplément de température moyenne en 2100 remplit alors toutes les conditions : il est toujours présent, 2100 est un nombre facile à retenir, et enfin la température est une grandeur courante, à la différence du pH de l'océan ou de l'humidité des sols. Cette augmentation potentielle de température s'est alors imposée comme *le* résultat emblématique du changement climatique dans la communication grand public. Mais en quoi parler de quelques degrés de hausse du mercure en un siècle aurait poussé à l'inaction ? La première des raisons est liée à l'échéance. 2100, c'est loin ! À cette époque, je serai mort, mes enfants aussi, et d'ici là il me reste quelques menus problèmes à régler, comme boucler la fin du mois, garder mon job, rester en bonne santé, ne pas me faire cambrioler, et autres bricoles qui me préoccupent à plus court terme.

Si nous passons à l'étage des gens qui « dirigent », que ce soit l'économie ou la politique, il n'est pas difficile de comprendre que leurs problèmes sont aussi à plus court terme pour l'essentiel. Enfin, à supposer que l'on soit très motivé pour agir, avec une telle échéance il devient difficile de se départir de l'idée que l'on fait des efforts aujourd'hui pour un résultat que l'on ne verra même pas.

En martelant cette date de 2100, la presse a donc – involontairement – accredité une première fois l'idée que les ennuis sont encore très éloignés, et qu'il reste largement le temps de s'occuper de ce problème. Un deuxième effet « faussement rassurant » est lié

à ce résultat emblématique de quelques degrés de hausse en 2100. En effet, « quelques degrés de hausse », ce n'est pas du tout une affirmation qui fait peur, mais au contraire qui rassure. Comme tous les animaux, avant d'utiliser de puissants raisonnements abstraits, la première chose à laquelle nous nous référons est tout simplement nos sens. Or quelques degrés de variation de température, nos sens l'expérimentent tous les jours. Aux moyennes latitudes, entre l'aube et le milieu de l'après-midi le thermomètre grimpe de 5 à 15 °C, et la différence entre l'aube en hiver et l'après-midi en été peut atteindre 40 °C dans une vallée de montagne.

Alors, pourquoi s'affoler quand nous entendons parler de quelques degrés de variation dans un peu moins d'un siècle ? Et quand, pour illustrer les conséquences déjà visibles du changement climatique, la presse ne parle pas de la baisse de rendement des cultures ou des dépérissements d'écosystèmes, mais de la fonte de la banquise qui permettra de raccourcir les routes maritimes (pour ce qu'il restera de pétrole !), il devient urgent de s'occuper d'autre chose.

Pour comprendre ce que ces quelques degrés d'ici 2100 signifient vraiment, il faut insister sur deux points qui ne sont que rarement portés à l'antenne : une moyenne planétaire est imperceptible à nos sens, et, par ailleurs, il faut comparer la variation que nous pourrions provoquer avec ce que le climat a connu dans le passé pour savoir si ces fameux quelques degrés sont anecdotiques ou redoutables. Commençons par la différence entre température locale et moyenne. Cette dernière est, par définition même, obtenue en agrégeant toutes les températures locales, et ce tout au long de l'année, pour obtenir quelque chose qui ne se mesure nulle part, mais représente la meilleure vision de « l'ensemble de ce qui se passe ».